

LES FRONTIÈRES DE LA FLANDRE

par Annick BENOIT et Guy FONTAINE
(Lettres européennes ; Mont-Noir)

Marguerite Yourcenar a passé les neuf premières années de sa vie en Flandre : l'hiver à Lille, dans l'hôtel particulier de Noémi, la grand-mère peu aimée qui habitait rue Marais (actuelle rue Jean Moulin), l'été au Mont-Noir, à Bailleul, ou sur la côte belge. Pour évoquer les lieux de son enfance, épousons la démarche de la mémorialiste qui aimait la photographie et avait émis le souhait qu'un jour paraisse une édition illustrée d'*Archives du Nord* : « la photographie porte témoignage et corrobore le livre » (Lettre à Louis Sonnevile, 21 juin 1978). « Tournons rapidement les feuillets de l'album » (*Archives du Nord*, EM, p. 1072) et regardons cinq photos prises par Louis Monier¹ dans la Flandre, de part et d'autre de la frontière.

Photo n° 1 : La plaine de Flandre

Voilà un paysage typique de cette partie de l'Europe qui n'est sur des centaines de kilomètres qu'une vaste plaine. « Quand on chemine dans la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorant nos frontières, vers Gand et vers Bruges, [...] » (*Archives du Nord*, EM, p. 954), l'écrivain est frappé par l'unicité de la vue qui s'offre au voyageur : « Ici, il y a comme en Hollande, comme dans la Flandre belge, je dirais même dans le Danemark, ces immenses paysages plats avec des grands ciels, où les nuages changent sans cesse l'immensité du ciel, l'humilité et la modestie, et en même temps, la solidité des constructions humaines paysannes, la beauté des arbres, la beauté des grandes rangées d'arbres dessinant, en quelque sorte, la ligne de l'horizon et la beauté d'une atmosphère qui change sans cesse, comme dans certains tableaux du XVII^e siècle qui ont merveilleusement senti cette beauté particulière du Nord » (*Entretien avec Catherine Claeys*, décembre 1980 à Saint-Jans-Cappel).

¹ Ces photographies figurent dans l'ouvrage de Philippe BEAUSSANT, Annick BENOIT-DUSAUSOY, Guy FONTAINE, Luc DEVOLDERE, *Marguerite Yourcenar. Une enfance en Flandre*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, respectivement p. 77, 36, 83, 123, 137.

Seul obstacle naturel – et, à chaque siècle, obstacle stratégique aussi – sur ces terres basses, surgit la quadruple vague de ces monts de Flandre « qu'ailleurs on appellerait des collines » (*Archives du Nord, EM*, p. 955).

Dès que Marguerite Yourcenar se lance dans cette entreprise de mémorialiste, où elle prétend serrer la vérité au plus près, – celle de sa famille, donc celle de toutes les familles –, sa palette se souvient des tableaux de maîtres flamands : « Vers le début du XVI^e siècle, un petit personnage nommé Cleenewerk devient visible, minuscule à cette distance comme les figures que Bosch, Breughel ou Patinir plaçaient sur les routes à l'arrière-plan de leurs toiles pour servir d'échelle à leurs paysages » (*Archives du Nord, EM*, p. 968). Est-ce là une simple référence culturelle pour renforcer la couleur locale ? Est-ce une trace vraie de son imprégnation, de son ancrage flamands ? Quoi qu'il en soit, elle partage avec ces peintres le goût du détail réaliste, comique ou dramatique, poignant ou ridicule. Ce faisant, elle donne chair à son nom de Cleenewerk : non pas « "gagne-petit", ou, plus pittoresquement "n'en-fait-guère" », comme elle le dit dans *Archives du Nord (EM*, p. 970), mais, de manière plus positive : celui qui effectue un travail (werk) de précision jusque dans les détails, un menuisier, par exemple, mot où l'on retrouve l'adjectif menu (cleen).

Photo n° 2 : La Villa Mont-Noir sous la neige

Une lettre de Marguerite Yourcenar à son neveu Georges de Crayencour décrit le souvenir de l'émotion qu'elle a ressentie le jour où elle a vu, au Mont-Noir, « sa première neige ». Ce Mont-Noir est l'une des collines qui domine la plaine de Flandre. Là se trouve la propriété qui vient de Noémi et que Marguerite ne cesse d'explorer, au sens propre comme au figuré, dans sa petite enfance comme dans ses livres. Le mot De Schreve – la ligne –, qui désigne, en flamand, le pointillé qui dessine, sur une carte, la frontière, sépare ici les deux versants d'une même colline : De Zwarte Berg en Belgique, le Mont-Noir en France. De part et d'autre de cette limite linguistique et politique – de cette simple ligne – il y a la Flandre. Or ce mot, De Schreve, a peut-être la même étymologie que le verbe schreven, écrire. Ainsi, par une coïncidence intéressante, Marguerite Yourcenar qui a passé une partie de son enfance sur une frontière est devenu un écrivain pour qui toute frontière peut et doit être franchie.

Dominant le village de Saint-Jans-Cappel, le Mont-Noir culmine, à cent cinquante mètres, terre frontière où la campagne a été préservée, selon le vœu de l'auteur d'*Archives du Nord*. Dans le parc départemental Marguerite Yourcenar, le Conseil général du Nord a

créé, en 1996, une résidence pour écrivains européens. Au rez-de-chaussée de l'actuelle Villa Mont-Noir, alternent silence créateur et lectures de textes composés par des écrivains en résidence : des écuries, devant lesquelles, en 1902, « Fernande en amazone se tient de son mieux sur la jolie jument que le palefrenier Achille contrôle à l'aide d'un long licou en riant pour rassurer Madame » (*Souvenirs Pieux*, EM, p. 943), il ne reste que ces trois grandes portes cochères, surprenantes pour une maison d'habitation.

On entre à pied dans le parc en contournant le « joli pavillon de concierge » mentionné par l'affiche de la mise en vente du château, où habitait Marie Joye, la fille des gardiens. La petite fille du château, que les habitants de Saint-Jans-Cappel appelaient au début du siècle – et que certains évoquent encore ainsi, aujourd'hui – « T'Meisje van't Kasteel », était sa compagne de jeux. Elles se reverront avec bonheur en 1954, en 1968, en 1980...

En contrebas, la bergerie abritait alors « un gros mouton tout blanc qu'on savonnait chaque samedi dans la cuve de la buanderie » (*Quoi ? L'Éternité*, EM, p. 1328). Ce bâtiment est en briques rouges, matériau caractéristique de la région et qui fut utilisé pour le château, bien sûr, mais aussi pour les dépendances encore visibles aujourd'hui : le pavillon de concierge, les écuries, le chalet aux chèvres, le chalet aux roses.

Derrière le mur, on peut encore emprunter l'allée qu'évoque Marguerite lorsqu'elle retrace le matin joyeux d'une journée de septembre 1866 qui s'achève en tragédie, puisque Gabrielle, la sœur aînée de Michel de Crayencour, y a trouvé la mort : « la petite cavalcade s'ébranle gaiement le long de l'allée de rhododendrons qui mène à la grille » (*Archives du Nord*, EM, p. 1082). Au-dessus des écuries, une petite clairière : surplombant le théâtre de verdure, le mur de fondation de l'ancien château des Crayencour se devine plus qu'il ne se voit. Noémi, Michel, Marguerite, Azélie, Barbe, le vieux cocher Achille, le chauffeur César « qui réussissait auprès des femmes », c'était ici ! « Azélie, la garde experte en puériculture, que Michel a engagée quand sa jeune femme décida de rentrer à Bruxelles accoucher dans le voisinage de ses sœurs, a consenti à venir passer l'été au Mont-Noir pour former Barbe, naguère femme de chambre de la morte, maintenant promue au rang de bonne d'enfant. Ces deux personnes, servies par les autres gens de maison, logent avec la petite dans la grande chambre ovale de la tour, fantaisie gothique de ce château louis-philippard » (*Quoi ? L'Éternité*, EM, p. 1188). Une lettre qu'adresse Marguerite Yourcenar, le 23 décembre 1980, à son ami de Saint-Jans-Cappel, Louis Sonnevile, fait part de l'émotion ressentie après avoir passé quelques heures sur ce Mont-

Noir où elle gambadait, petite fille : « dites à Monsieur et Madame Dufour [en 1980, ils étaient propriétaires de la villa édifiée au-dessus des anciennes écuries du château] que l'un des plus beaux moments de la journée a été celui où j'ai pu considérer un peu longuement, d'une fenêtre de leur chambre à coucher, le paysage presque identique à celui que je regardais de ma chambre d'enfant. Le temps était aboli »² ; un paysage dessiné comme ceux des albums de Croÿ avec, au premier plan, un verger, au second plan des prés et des bois, le village de Saint-Jans-Cappel et, à l'arrière-plan, le beffroi de Bailleul, des champs, des terrils du pays minier, les collines d'Artois.

Non loin, se dressent deux édicules : vers le bas, un joli kiosque de briques et de tuiles, le chalet aux chèvres, vers le haut, un surprenant cabinet d'aisance à deux entrées – celle des maîtres et celle des domestiques –, poétiquement baptisé le chalet aux roses, qui porte la date de 1858.

Michel, le père de Marguerite, est amené à vendre, un peu plus d'un demi-siècle plus tard, la propriété familiale. « La vente du Mont-Noir [...] nous éloignait définitivement du Nord » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1366). Marguerite Yourcenar y reviendra par l'écriture et rassemblera, dans son autobiographie, les parcelles dispersées par la vente. Quand le château familial est vendu, en 1912, par son père, Marguerite Cleenewerck de Crayencour a eu neuf étés pour apprendre à voir, même si « pour moi le Mont-Noir reculait déjà au fond de mon court passé. La chèvre aux cornes d'or, le mouton, l'ânon et sa mère, dont je me souviens si bien aujourd'hui, étaient momentanément oubliés » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1369).

« J'ai cru longtemps avoir peu de souvenirs d'enfance [...]. Mais je me trompais : j'imagine plutôt ne leur avoir guère jusqu'ici laissé l'occasion de remonter jusqu'à moi. En réexaminant mes dernières années au Mont-Noir, certains au moins redeviennent peu à peu visibles, comme le font les objets d'une chambre aux volets clos dans laquelle on ne s'est pas aventuré depuis longtemps » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1327).

Soixante ans et plus dans la camera oscura, et voici l'émergence d'un passé dont les contours apparaissent et se précisent au fil des pages de la trilogie du *Labyrinthe du Monde : Souvenirs Pieux, Archives du Nord, Quoi ? L'Éternité*, trois volumes de mémoires pour dire longuement, profondément, avec « la lente fougue flamande » (*Archives du Nord, EM*, p. 1050), comme est perçue, constamment, dans l'œuvre et dans l'être de la romancière, l'image du Mont-Noir et

² Nos citations de la correspondance de Marguerite Yourcenar sont faites avec l'aimable autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar, Maître Marc Brossollet et M. Yannick Guillou, que nous remercions.

de la Flandre, puisque le temps a permis que se développent, comme des photographies, les impressions d'enfance.

Photo n° 3 : Statue de Saint Jean Baptiste

« Dans un cercle de vingt lieues de diamètre » (*Archives du Nord* , *EM*, p. 979), dont le Mont-Noir est le centre et qui englobe Dunkerque, Douvres et Ypres, Lille, Bruges et Ostende, bref un morceau de France, de Belgique et d'Angleterre, s'est jouée, tragique et grandiose, la formidable partition de l'histoire religieuse de l'Occident : dévotion prudente et mysticisme dérangeant, bûchers de l'Inquisition et exode des protestants, catholiques assidus et jansénistes austères, destructions iconoclastes et floraisons baroques, chairs potelées des anges de Rubens et figures émaciées de Rembrandt, affrontements inscrits au cœur de *L'Œuvre au Noir*.

Au début du XX^e siècle, en France, la violence resurgit entre adversaires et partisans de la religion, mais l'enfance de Marguerite est, pour l'époque et compte tenu de son milieu, protégée de ces querelles. Plutôt par convention, la famille Crayencour va écouter la messe dans l'église qui est, à l'origine, une chapelle érigée en l'honneur de saint Jean Baptiste : les fonts baptismaux sont surmontés de cette statue du saint du XVII^e siècle, en bois polychrome. Jans, c'est la version flamande de Jean. Jean, le Baptiste, vêtu d'une peau de bête, n'est pas représenté ici comme le prophète vindicatif qui a quitté le désert pour invectiver le roi Hérode. Il a le déhanchement gracieux du David de Verrochio, berger annonçant la venue du Christ car son bâton n'est plus un simple instrument, mais la prémonition de la croix du Christ. De chaque côté de la porte de l'église, deux plaques commémorent l'édification de chapelles votives en l'honneur des deux premières femmes de Michel de Crayencour, Berthe et Fernande.

Que représente Saint-Jans-Cappel pour Marguerite Yourcenar ? Des individus et l'un des lieux où s'est éveillé son sentiment religieux.

L'affection que témoigne Marguerite aux habitants de Saint-Jans-Cappel est l'un des affleurements de la Flandre, dans son œuvre et dans sa personnalité, et vient probablement de leur enracinement commun ; sont-ils de sa famille, se demande-t-elle, les Adriensen de Dunkerque, qui portent le même nom que ses aïeux ? Peu importe : ils « ont respiré le même air, mangé le même pain, reçu en plein visage la même pluie [qu'elle ...]. Ils sont mes parents du fait d'avoir existé » (*Archives du nord*, « Le Réseau », *EM*, p. 992). Quand Marguerite évoque ses propres souvenirs en Flandre, ce ne sont pas seulement des lieux qui surgissent, Saint-Jans-Cappel, Bailleul, Caëstre, mais

aussi des visages qu'elle retrouvera, vieilliss, lors de cinq ou six visites au Mont-Noir, à la fin de sa vie : Monsieur Flauw, ancien maire du village, est toujours prêt à parler de la « Demoiselle du château ». Marie Joye, sa compagne de jeux, Louis Sonnevill, son ami de Saint-Jans-Cappel avec lequel elle entretient une longue correspondance, Marcel Croquette, invité des goûters de Noémi, sont morts, maintenant ; c'est à lui que pense Marguerite quand elle évoque la procession où elle était habillée en Élisabeth de Hongrie : « Un petit saint Jean à poitrine nue couvert d'une peau de mouton me semblait très beau ; c'est lui, je suppose, ce monsieur Croquette, ou quelque autre des vieux du village, que je retrouve à chacune de mes rares visites à Saint-Jans-Cappel » (*Quoi ? L'Éternité EM*, p. 1334).

En Marguerite Yourcenar, aucune acceptation d'une foi unique, et peu ou pas de trace de mysticisme : l'émotion est d'ordre artistique. Certaines œuvres religieuses flamandes marquent la petite Marguerite. Tandis que les protestants ont dépouillé leur lieu de culte de tout décor, les catholiques ont surchargé les murs de leurs églises d'œuvres pieuses. Les Pays-Bas du Nord (actuels Pays-Bas) accueillent plus volontiers les peintres dans leurs intérieurs que dans leurs temples. Les Pays-Bas du Sud (actuelle Belgique et nord de la France) invitent, à grands frais, les artistes européens à mettre en scène la puissance de la royauté, le sacrifice de la sainteté et la pureté de la virginité. À la simplicité des crucifix des Réformés, ne portant pas le corps du Christ, s'oppose la floraison baroque des statues de saints intercesseurs et de vierges protectrices. Les plus petits villages de Flandre possèdent des trésors d'art religieux dans leurs églises : Arneke, Wemaers-Cappel, Ochteele, Zermeele, Wahrem, Herzeele, Zegerscappel, Oudezeele... sont riches en retables, en peintures, en sculptures. Et tout ceci, objet de ferveur pieuse pour les paroissiens, est perçu différemment par Marguerite : « Mais tout s'effaçait devant l'effigie, aperçue çà et là dans les églises de Flandre du Jésus couché, raidi, tout blanc, quasi nu, tragiquement mort et seul. Qu'il s'agît d'une œuvre inégalée d'un sculpteur du Moyen Âge ou d'une bondieuserie colorée de la place Saint-Sulpice, m'importait peu. Je crois bien que c'est devant une de ces images que j'ai ressenti pour la première fois le curieux mélange de la sensualité qui s'ignore, de la pitié, du sens du sacré » (*Quoi ? L'Éternité EM*, p.1335).

La liberté de pensée, que Marguerite a héritée de son père et manifestée plus ostensiblement peut-être, n'est pas monnaie courante dans la Flandre où le conservatisme religieux est profondément ancré. Un prêtre passe sa vie à lutter contre cet immobilisme et à être la cible des vilénies de la droite catholique : l'abbé Lemire, député-maire d'Hazebrouck de 1893 à sa mort en 1928. C'est un ami de Michel de

Crayencour ; c'est l'un des trois hommes à « l'intégrité sans faille » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1399) que Marguerite Yourcenar a rencontrés dans sa vie. Sa volonté en matière de politique sociale était que chaque famille d'ouvriers possède sa propre maison et un jardin pour y cultiver un potager. « Pâle, lent, très grand dans sa soutane usée, c'était évidemment quelqu'un qui ne se préoccupait jamais de l'effet produit sur les autres » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1399). « Une grande spiritualité émanait de ce visage, dont je me suis rendu compte plus tard qu'il aurait pu être celui d'un abbé janséniste du XVII^e siècle » (Lettre à Jean-Marie Mayeur, le 27 décembre 1969, *Lettres à ses amis et quelques autres*, Gallimard, 1995, p. 339).

Éloigné de toute forme de dogmatisme et d'intolérance, Michel de Crayencour avait laissé la petite fille s'imprégner d'un sentiment religieux fortement teinté de poésie et de beauté. Le syncrétisme convient mieux à Marguerite que la foi catholique romaine : « l'enfant du Mont-Noir ne diffèrait pas tant d'une jeune Japonaise entourée de huit millions de *kami* dont on n'a même pas à connaître les noms, ou des enfants gallo-romains sur les mêmes lieux, sensibles à la puissance anonyme des bois et des sources » (*Quoi ? L'Éternité, EM*, p. 1333). D'où la litanie inventée par la jeune femme au long de ses pérégrinations et qui prend une étrange résonance face à la grotte de Notre-Dame de la Salette, dans le parc du Mont-Noir : « Cette prière qui est un poème, je l'ai récitée depuis en plusieurs langues, et en changeant le nom de l'entité symbolique à laquelle elle est adressée. "Je vous salue, Kwannon pleine de grâces, qui écoutez couler les larmes des êtres", "Je vous salue, Schechinah, bienveillance divine", "Je vous salue, Aphrodite, délices des dieux et des hommes..." » (*Quoi ? L'Éternité EM*, p. 1331).

Elle ne changera pas de position. Dans une lettre à Louis Sonnevile, datée du 18 mars 1978, elle confie : « Je pense seulement que nous allons tous à l'Éternel par des voies peut-être différentes, et encore ne sont-elles pas si différentes que ça ». Deux ans plus tard, elle revient sur le sujet : « Tous les rites sont beaux. J'aime les rites. Les bases de ma culture sont religieuses, et mon public l'ignore complètement, ne le voit pas » (*Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 35).

Photo n° 4 : Les deux cabines d'Ostende

Deux cabines sur la plage d'Ostende : Ostende, en Flandre belge, est, depuis plusieurs générations, un lieu de villégiature pour les hommes de la famille de Crayencour. Michel Charles y emmenait son fils enfant pour échapper à l'ennui du Mont-Noir et à Noémi : « Au

début d'un été, Michel Charles décide d'emmener le petit à Ostende prendre des bains de mer, pour le remettre des mauvaises suites d'un long rhume » (*Archives du Nord, EM*, p. 1080). Michel y revient souvent, avec bonheur. C'est à Ostende qu'on lui présente Fernande Cartier de Marchienne ; le charme des galeries vénitiennes de la station balnéaire favorise leur relation. Plus tard, en 1912, Michel achète, à Westende, la Villa Lumen, dont il peut à peine profiter : le tocsin qui annonce la guerre de 14 le pousse à prendre le dernier bateau pour l'Angleterre, la guerre détruira la villa.

C'est peu, mais c'est probablement assez intense pour que Marguerite Yourcenar pense à ces grandes plages du Nord, au sable fin, fermées par des dunes, quand elle décrit, des années après, la tentative de fuite vers l'Angleterre de Zénon, le personnage de *L'Œuvre au Noir*. Elle n'a pas situé la scène à Ostende ou à Knokke-le-Zout, plages trop mondaines pour le lecteur des années 70, mais à Heist, choisi un peu au hasard sur une carte qu'elle avait sous les yeux à Petite Plaisance, aux États-Unis. « Rien dans cette immensité n'avait de nom : il se retint de penser que l'oiseau qui pêchait, balancé sur une crête, était une mouette, et l'étrange animal qui bougeait dans une mare ses membres si différents de ceux de l'homme, une étoile de mer. La marée baissait toujours, laissant derrière elle des coquillages aux spirales aussi pures que celles d'Archimède ; le soleil montait insensiblement, diminuant cette ombre humaine sur le sable » (*L'Œuvre au Noir, OR*, p. 766).

La plage, comme la ville de Bruges, dans *L'Œuvre au Noir* sont donc d'abord des reconstructions littéraires, avec un lien ténu à la petite fille, tissé par la mémoire. La vraie redécouverte de Bruges et de la Flandre n'a lieu qu'après le succès du roman, à partir de 1968. Marguerite Yourcenar, qui avoue « en 1971, j'ai refait dans les rues de Bruges chacune des allées et venues de Zénon », a plaisir, alors, à écouter certains de ses lecteurs, Jan Broes entre autres, lui proposer telle ou telle maison, comme demeure de Zénon. Dans les dernières années de sa vie, Bruges est l'une des villes préférées de l'écrivain, elle s'y est fait des amies qu'elle retrouve à chaque visite avec bonheur : Mme De Reyghere, la libraire de la Grand-Place, Sœur Marie-Laurence, religieuse du Couvent anglais avec laquelle elle a beaucoup parlé, mais jamais de religion, Katrien De Groote, qui habite l'une des plus vieilles maisons de la ville, Valentine Mertens-Conjin dont le mari était le président d'un cercle littéraire qui a chaleureusement accueilli Marguerite Yourcenar.

À Josef Deleu, poète belge, elle a confié : « Bien que je sois française et que, dès mon enfance, j'aie été familiarisée avec le français, instrument de mon métier d'écrivain, je ne saurais

m'imaginer sans la Flandre, sans la contrée où, pour la première fois de mon existence, je fus confrontée à la pureté et à la force des éléments : l'eau, l'air et la terre. La Flandre constitue l'émerveillement de ma vie, le fondement émotionnel, le "pays des grandes émotions". La Flandre m'apporte des choses que la France ne possède pas dans la même mesure » (Josef Deleu, *Citoyen de la frontière*, éditions Luce Wilquin, 2003)

Photo n° 5 : Deux cigognes au Zwin

« Les plus forts souvenirs sont ceux du Mont-Noir, parce que j'ai appris là à aimer tout ce que j'aime encore : l'herbe et les fleurs sauvages mêlées à l'herbe ; les vergers, les arbres, les sapinières, les chevaux, et les vaches dans les grandes prairies » (*Les Yeux ouverts*, op. cit., p. 17). À ce domaine elle a consacré nombre de pages parce qu'elle avait appris là à aimer la nature. « Je revois surtout des plantes et des bêtes » (*Quoi ? L'Éternité*, EM, p. 1327). Louis Sonnevile lui a fait un plaisir infini en lui adressant, en décembre 1977, quelques oignons de ces jacinthes qui bleuissent les pentes du Mont-Noir au mois de mai : « Sachant la douane sévère pour les exportations de semences et d'oignons ou plantes non accompagnées d'un permis obtenu par l'horticulteur, je tremblais pour les jacinthes et la terre du Mont-Noir. Mais j'avais tort : le colis est arrivé en parfait état » (Lettre à Louis Sonnevile du 06 décembre 1977).

Marguerite Yourcenar s'enflamme pour la préservation de la nature, pour l'écologie, pour la protection des plantes et des animaux. Parce que, si « la terre guérit vite aux époques où l'humanité n'est pas encore capable de détruire et de polluer sur une grande échelle » (*Archives du Nord*, EM, p. 983), il n'en va plus de même de nos jours. L'écrivain adhère à l'idée qu'il faut déterminer des endroits où la nature sera protégée. Marguerite Yourcenar avoue son plaisir, lors de promenades dans le Maine aux États-Unis, « de passer ainsi devant des domaines les uns ouverts aux promeneurs et aux visiteurs, les autres strictement conservés comme réserves écologiques » (Lettre à Louis Sonnevile, 5 juin 1979).

Au fil de sa correspondance avec Louis Sonnevile, s'affirme son désir de contribuer à la création d'un espace protégé en Flandre. Qu'il soit en France ou en Belgique lui importe peu. Le 21 juin 1978, elle formule ce souhait : « Que je voudrais que le projet de réserve au Mont-Noir prenne racine, comme vos jacinthes ! ». Un peu plus tard, elle revient à cette idée : « Si j'en avais les moyens, dit-elle d'une ferme à Saint-Jans-Cappel, je l'aurais certainement achetée pour en faire le noyau d'une "réserve du Mont-Noir" à laquelle j'ai souvent

pensé et qui comblerait mon goût de l'écologie encore plus que mon goût du souvenir » (Lettre à Louis Sonnevile, 5 juin 1979). Elle consulte, à chacun de ses voyages en Europe, Guido Burggraave, Conservateur de la Réserve naturelle du Zwin, à la frontière entre la Belgique et les Pays-Bas. Il l'encourage, persuadé « qu'on fait déjà beaucoup de choses avec deux hectares » (Lettre à Louis Sonnevile, 20 février 1981).

Guido Burggraave a souvent reçu sa visite et celle de Jerry Wilson, qui partageait son goût pour l'ornithologie : « lors de trois promenades en sa compagnie, j'eus le plaisir de lui faire admirer trois sites exceptionnels riches en oiseaux, abondant en oiseaux chanteurs, ainsi que la campagne de Damme que nous avons parcourue en hiver. [...] Madame Yourcenar avait une vision précise et claire des grands problèmes posés par l'écologie et l'éthologie. Par exemple, elle restait en admiration devant le comportement d'une élégante avocette, simulant une blessure à l'aile et se traînant devant nous pour nous éloigner délibérément de ses petits ! Bien plus que l'observation d'un nombre important d'espèces d'oiseaux, elle souhaitait connaître la raison d'être d'espèces précises dans un biotope spécifique. La concentration de milliers d'ois sauvages dans la région des polders entre le Zwin, Damme et Uitkerke l'intéressait passionnément »³.

Marguerite Yourcenar interpelle aussi les responsables politiques français en 1986 et en 1987 pour leur faire part de ses idées. « Vous avez attiré l'attention de M. Bernard Derosier, Président du Conseil Général du Nord, sur la propriété du Mont-Noir. En son nom, j'ai le plaisir de vous annoncer que le Département a décidé de se porter acquéreur de la propriété », lui répond le Directeur de Cabinet quelques mois avant la mort de l'écrivain. Le jardin, les bois, les prés constituent aujourd'hui un parc départemental où faune et flore sont préservées sur plus de quarante hectares. « Les arbres peu à peu sont revenus... » (*Archives du Nord, EM*, p. 955).

Ne faisons pas Marguerite Yourcenar plus flamande qu'elle ne l'est ; pas moins non plus : le bonheur qu'elle éprouve à être en Flandre est tout à la fois celui de l'enfant qui a passé là de bons moments et de l'adulte qui retrouve quelques interlocuteurs dont elle comprend la sensibilité. C'est aussi celui de l'écrivain qui a su labourer une terre et lui faire porter ses fruits, et surtout celui de l'esthète qui ne dissocie jamais la création artistique de la vie. L'espace affectif où elle a plaisir à se replonger est transfiguré par

³ Article de Guido BURGGRAEVE, Conservateur de la Réserve naturelle du Zwin, Belgique, « Marguerite Yourcenar et le Zwin », *Regards belges sur Marguerite Yourcenar*, Bruxelles, CIDMY, 1993, p. 106-110.

l'écriture. Il y a Dranoutre, petit hameau entre le Mont Kemmel et le Mont-Noir, à neuf kilomètres de Saint-Jans-Cappel, et il y a sa métamorphose littéraire, avec l'épisode de la *Fête à Dranoutre*, au début de *L'Œuvre au Noir*.

Se souvenant de la formule du Prince de Ligne, amoureux de Marie-Antoinette, ami de Goethe et de Casanova, qui écrit dans ses *Mémoires* : « j'ai six ou sept patries : Empire, Flandre, France, Espagne, Autriche, Pologne, Russie et presque Hongrie », elle répond, lorsqu'on lui demande si elle se sent flamande : « J'ai plusieurs cultures, comme j'ai plusieurs pays. J'appartiens à tous » (*Les Yeux ouverts*, *op. cit.*, p. 274).

Que représente donc la Flandre pour Marguerite Yourcenar ? Des moments intenses dans les dix premières et les dix dernières années de son existence, une source de création ténue dans son œuvre romanesque et de plus en plus présente dans ses *Mémoires* : quelques affleurements dans les *Mémoires d'Hadrien* évoquent sans la nommer vraiment la terre humide de la Flandre ; Zénon, fils imaginaire d'une Bruges réinventée, l'arpente dans *L'Œuvre au Noir*, puis s'en éloigne, y revient et y meurt ; ces « terres basses » vers lesquelles le sablier du temps ramène si souvent Marguerite Yourcenar dans sa vieillesse ne sont pas seulement des « miettes de l'enfance » ; elles se sont superposées, sédimentées, pour dessiner un peu le labyrinthe du monde.

TABLE DES ILLUSTRATIONS
de la communication d'Annick Benoit-Dusausoy
et Guy Fontaine

Photo n° 1 : La plaine de Flandre

Photo n° 2 : La Villa Mont-Noir sous la neige

Photo n° 3 : Statue de Saint Jean Baptiste

Photo n° 4 : Les deux cabines d'Ostende

Photo n° 5 : Deux cigognes au Zwin

Ces photographies sont l'œuvre de Louis MONIER et tirées de l'ouvrage de Philippe BEAUSSANT, Annick BENOIT-DUSAUSOY, Guy FONTAINE, Luc DEVOLDERE, Marguerite Yourcenar. Une enfance en Flandre, Paris, Desclée de Brouwer, 2002, respectivement p. 77, 36, 83, 123, 137.

Photo n° 1



Photo n° 2

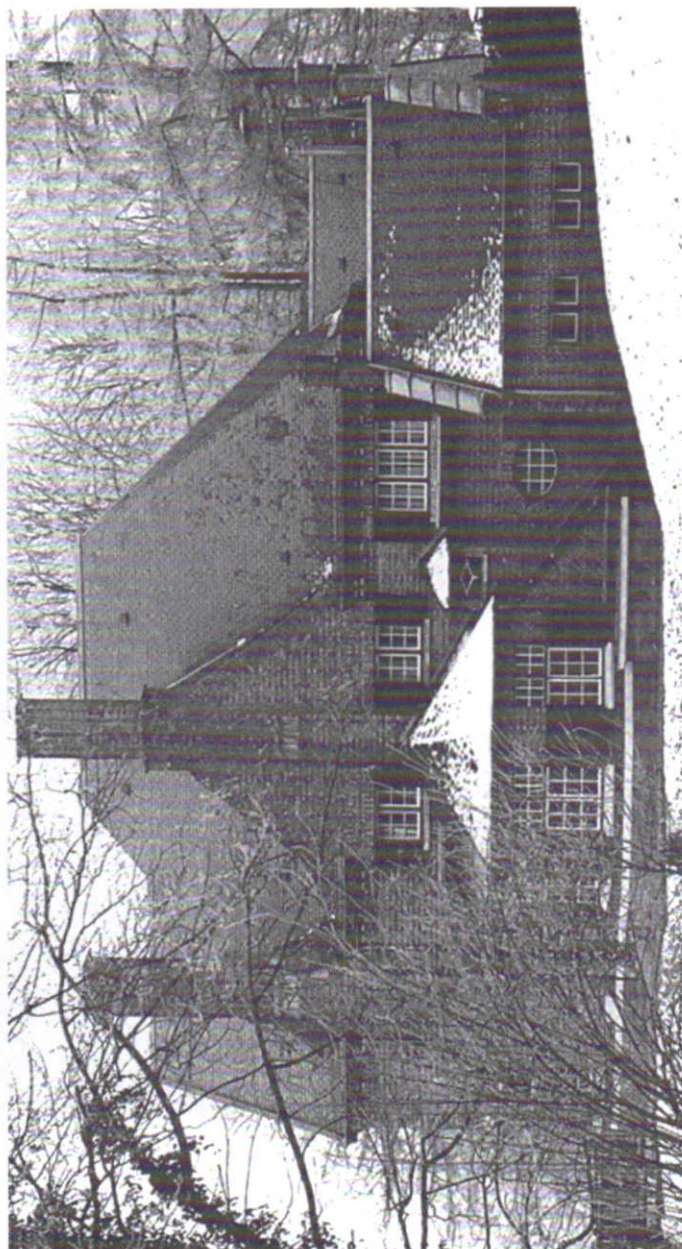


Photo n° 3

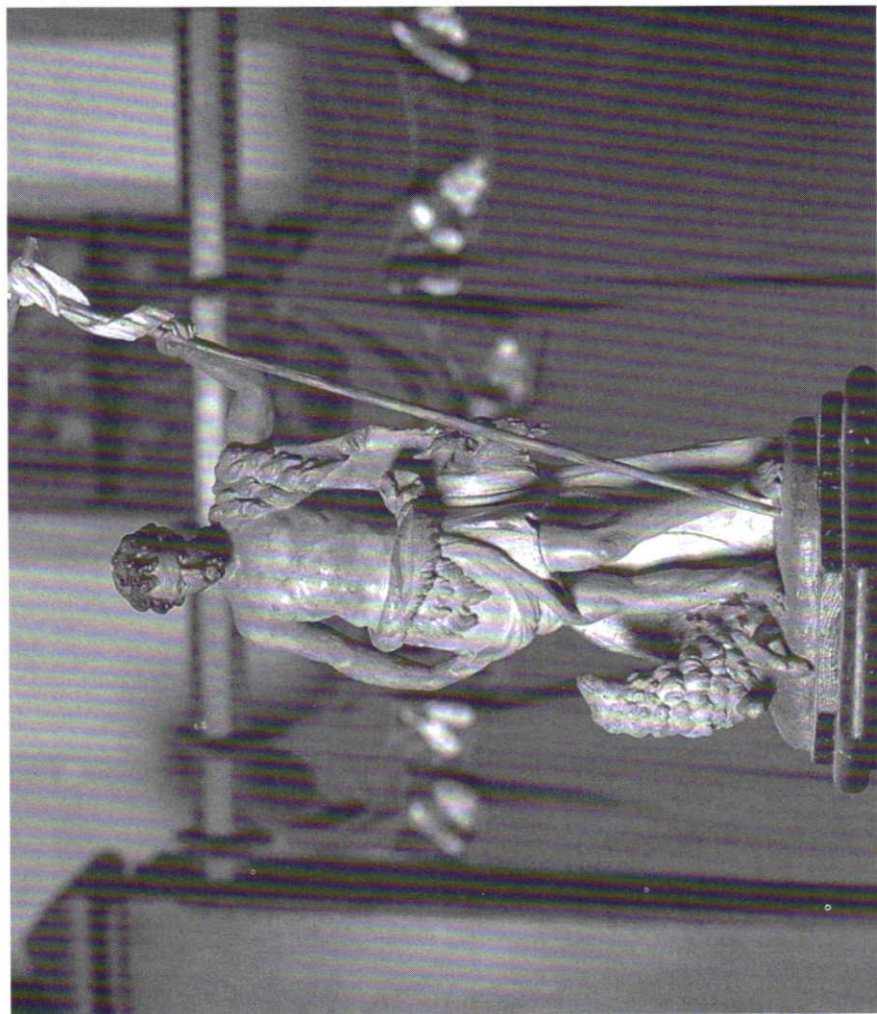


Photo n° 4

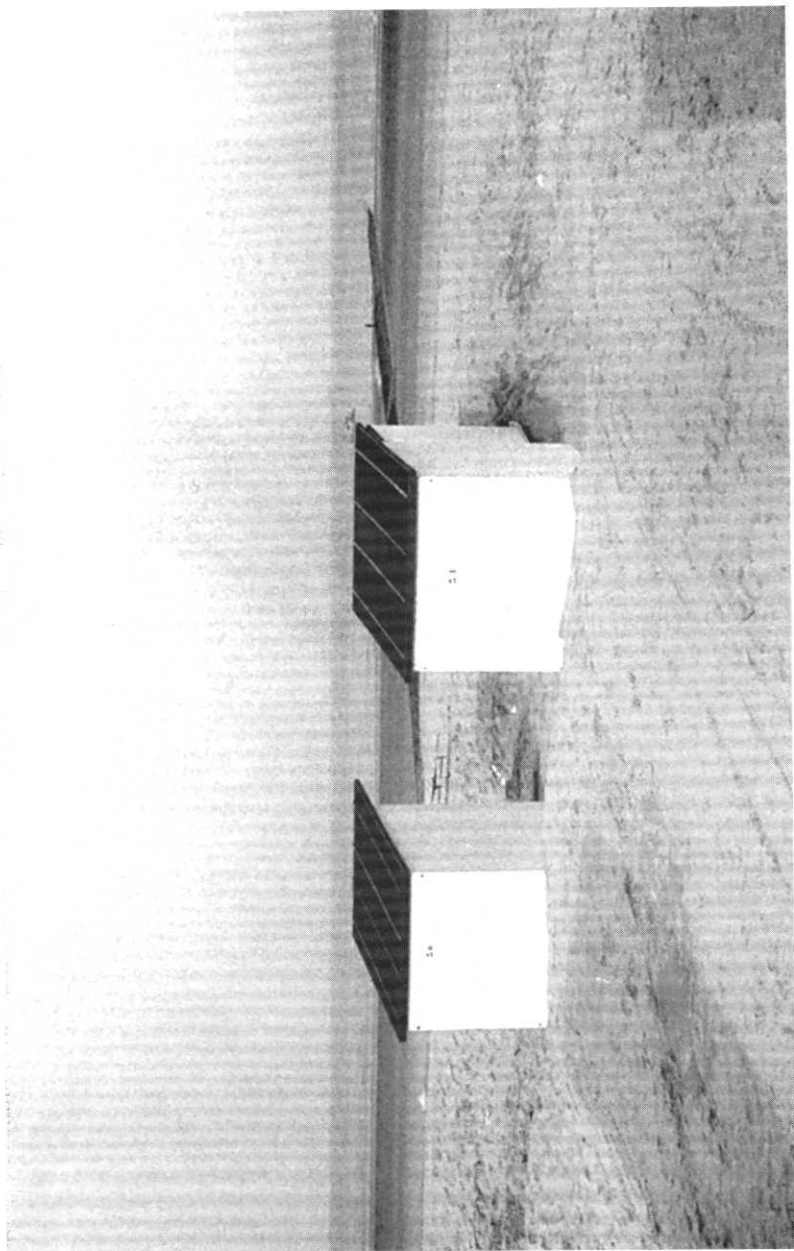


Photo n° 5

